Document generated on 04/17/2024 11:05 p.m.

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Ulric Bourgeois, artiste-photographe
Des images retrouvées du temps perdu

Robert B. Perreault

Number 42, Spring 1987

Raconter l'histoire!

URI: https://id.erudit.org/iderudit/43525ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perreault, R. B. (1987). Ulric Bourgeois, artiste-photographe : des images retrouvées du temps perdu. *Liaison*, (42), 28–31.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ulric Bourgeois, artiste-photographe :

Des images retrouvées du temps perdu

par Robert B. Perreault

Larousse nous le répète constamment: *Une image vaut mille mots*. Selon ce critère d'évaluation, l'œuvre photographique du Franco-Américain Ulric Bourgeois devrait inspirer l'écrivain contemporain à rédiger plusieurs volumes sur la vie quotidienne dans l'univers de son époque, au tout début de notre siècle.

Le romancier français Marcel Proust a confié qu'il s'était servi de sa mémoire involontaire lorsqu'il errait *à la recherche du temps perdu*. À son instar, les Français d'Amérique peuvent avoir recours à d'autres sources pour sonder leur mémoire, volontaire ou involontaire. Les archives photographiques constituent un instrument précieux pour effectuer des recherches sur le passé.

Lucien Bourgeois, père du photographe, en train de fabriquer un cercueil pour petit enfant récemment décédé, à Fulfort, Québec, vers 1908.

Blanche Lussier et Corinne LeBoutillier, assistantes, dans une partie de l'atelier photographique d'Ulric Bourgeois au magasin Varick's, au cours de l'été 1918. Corinne LeBoutillier était la fille du rédacteur-en-chef du quotidien de langue française de Manchester, ***L'avenir national.***

Malheureusement chez Bourgeois, comme chez bon nombre de créateurs, le génie n'a été reconnu qu'après sa mort. Certes, de son vivant, il jouissait d'une certaine réputation locale comme photographe commercial. Cependant, les chefs-d'œuvre artistiques qu'il faisait en dehors de ses heures régulières de travail ont reposé chez lui pendant plusieurs années, avant d'être découvertes il y a quelques années.

En 1977, lorsque j'ai interviewé sa fille, Antoinette Bourgeois, qui m'a montré quelques centaines d'images alors inédites, les seules qui restent de l'œuvre gigantesque qu'a produite son père pendant près de quatre-vingts ans, il m'est apparu évident qu'Ulric Bourgeois nous avait légué une des plus riches documentations visuelles de la vie quotidienne d'autrefois. Par la suite, j'ai partagé cette précieuse trouvaille avec mon ami et collègue, Gary Samson, photographe et cinéaste du Department of Media Services, de l'Université du New Hampshire. Plus tard, nous invitions un autre ami et collègue, l'anthropologue québécois Pierre Anctil, à se joindre à nous. Ensemble, nous avons passé des heures et des heures à étudier cette importante collection et à enregistrer les souvenirs personnels d'Antoinette Bourgeois.

Originaire du petit village anglophone et loyaliste de Fulford dans le comté de Brôme au Québec, issu d'une famille francophone, Ulric Bourgeois possédait un double avantage: le bilinguisme et l'œil très sensible à la beauté. À l'âge de onze ans, un médecin de la région, le Dr Pagé, lui a mis entre les mains un appareil photographique qu'il avait lui-même fabriqué vers 1855. Plus tard, Ulric a obtenu un emploi au studio Éthier de Waterloo, Québec, où il a pu se perfectionner dans son art. C'est là qu'il a fait la connaissance de Lucie Laverdure de Valcourt, Québec, sa future épouse.

Vers le tournant du siècle, les jeunes mariés, à peine âgés de 25 ans, ont suivi le courant d'émigration vers la Nouvelle-Angleterre. Grâce à son bilinguisme et ses talents en photographie, Ulric s'est intégré assez rapidement à la vie quotidienne de sa ville adoptée, Manchester, New Hampshire. Au moment de la naissance d'Antoinette, en 1902, Ulric venait de collaborer à la fondation d'un rayon de photographie au magasin John B. Varick's, sur la rue Elm, au centre-ville. À la différence de ses contemporains, qui photographiaient les gens dans l'atmosphère artificielle et parfois ennuyeuse de leurs studios, Bourgeois se rendait toujours sur place pour pouvoir capter ses sujets dans leur milieu naturel. De plus, il expérimentait avec d'autres genres photographiques : des scènes de la ville, dont plusieurs ont été publiées comme cartes postales ou dans des livres et brochures sur Manchester; des photos techniques pour les ingénieurs en construction; des rayons X pour les médecins et les hôpitaux et des images *post mortem* pour le bureau du coroner.

Le plus grand plaisir du photographe, selon sa fille Antoinette, était de s'aventurer seul, le dimanche après-midi, dans les bois, pour y photographier la nature. Une fois, il s'est éloigné dans la forêt au sud-est de la ville, près du Mosquito Pond, appelé aujourd'hui Crystal Lake. Tout à coup, il a aperçu un homme assez âgé aux longs cheveux blancs et

Ulric Bourgeois a vu en Charlie Lambert, l'ermite du Mosquito Pond, un sujet extraordinaire à photographier. Autoportrait, vers 1905.

à la barbe blanche. C'était Charlie Lambert, surnommé l'ermite du Mosquito Pond, un immigré d'Angleterre qui avait vécu parmi les animaux et les fleurs sauvages depuis les années 1840, tout comme Henry David Thoreau l'avait fait, mais pendant une soixantaine d'années plutôt que deux ans. Toujours sensible à la beauté et dans ce cas, à la beauté de la nature humaine dans son état le plus brut et primitif, Bourgeois voyait en cet homme un sujet extraordinaire à photographier. Pendant les quatorze dernières années de la vie du vieillard, jusqu'à son décès en 1914, à l'âge de 91 ans, le jeune photographe a créé environ deux cents images de son ami en train de manger, de bûcher du bois, de cultiver son jardin, de pêcher, de lire, de prier...

Une fois seulement, Bourgeois a réussi à convaincre l'ermite de revenir à la civilisation. Il a amené le vieillard chez lui pour y rencontrer sa famille. À l'époque, Antoinette n'avait que 5 ou 6 ans mais le souvenir de ce visiteur étrange demeure vif dans son esprit :

*Je le vois encore, debout dans la porte de la cuisine. Il me paraissait si grand. Il avait la peau toute grillée et craquée à force de vivre dehors à plein soleil pendant si longtemps. Puis crotté! ... Il sentait si mauvais! Moi, j'en avais peur. Tout d'un coup, il me regarde, puis il se met à chanter : **Oh cruel Betsy Baker**!... Plus tard, mon père m'a dit que Charlie avait composé cette chanson lui-même à propos d'une femme qu'il devait marier, mais qui l'avait laissé pour un autre. C'est à cause de cette peine qu'il s'était retiré dans le bois.*

À part Antoinette, l'aînée et la seule survivante de la famille immédiate, Ulric et Lucie Bourgeois ont eu trois autres enfants, Lucienne, devenue pianiste renommée, Irène et Albert. Ulric aimait beaucoup les enfants en général et se servait souvent des siens comme modèles photographiques dans la création d'annonces publicitaires pour le magasin Varick's. Il employait également des animaux dans ces annonces, par exemple, « Dick », le coq qui appartenait à la famille, que Bourgeois avait apprivoisé. De temps à autre, les Bourgeois amenaient leurs enfants à Fulford et à Valcourt pour rendre visite à leur parenté. Ulric en profitait toujours pour y faire de la photographie. Grâce à lui, nous possédons aujourd'hui une série d'images qui dépeignent la vie et le travail des cultivateurs et des artisans canadiens-français de jadis.

Ayant terminé ses études à l'Académie Notre-Dame de Manchester, Antoinette est entrée à l'emploi du magasin Varick's pour assister son père. Cette position lui permettait de connaître tous les clients d'Ulric lorsqu'ils se rendaient au magasin pour réclamer leurs photos et pour régler leurs comptes. Sans doute, le client le plus coloré de tous était l'abbé Henri Beaudé, écrivain franco-américain d'origine québécoise, mieux connu sous le pseudonyme d'Henri d'Arles.

Un jour, Henri d'Arles a demandé à Bourgeois de le prendre en photo; celui-ci est donc allé au presbytère Saint-Antoine-de-Padoue, où il a photographié l'écrivain assis à son bureau et portant une cape, la plume à la main, son visage reflétant sa fierté. Par la suite, Ulric a imprimé une douzaine d'exemplaires de la photo. Selon les exigences tout à fait particulières d'Henri d'Arles, Antoinette était obligée d'en faire un colis avec une corde attachée

« Dick » le coq, Irène et Antoinette Bourgeois, dans une annonce publicitaire pour JAP-A-LAC, vernis-laque importé du Japon que l'on vendait chez Varick's, vers 1910.

en deux boucles; autrement, l'abbé ne l'accepterait pas. Au moment où Henri d'Arles est arrivé, Antoinette l'a aperçu en train d'examiner méticuleusement son ballot et, satisfait, il l'a pris, un doigt dans chacune des deux boucles, sa canne dans l'autre main, et il est parti... sans payer. Typiquement, Henri d'Arles déclarait que c'était le bon Dieu qui s'occupait de ses finances. Ulric et Antoinette savaient que, dans ce cas, la facture devait être envoyée au « bon Dieu terrestre » d'Henri d'Arles, son cousin, le curé de Saint-Antoine, Mgr Louis-J.-A. Doucet.

Au début des années 1940, déjà sexagénaire avancé et jouissant d'une assez bonne santé, Ulric se passionnait toujours pour l'art photographique, qu'il pratiquait maintenant dans son atelier privé plutôt que chez Varick's. De plus, il employait ses loisirs pour cultiver un autre talent : la sculpture sur bois. En 1950, à peine quelque temps après avoir fêté avec son épouse leurs noces d'or, Ulric est devenu veuf. Il a pris sa retraite pour se dévouer presqu'entièrement à la sculpture sur bois. Très souvent, il

Henri d'Arles a demandé à Bourgeois de le prendre en photo; celui-ci est donc allé au presbytère où il a photographié l'écrivain la plume à la main, son visage reflétant sa fierté. La facture a été envoyée au « bon Dieu terrestre » de l'écrivain...

choisissait ses sujets parmi les milliers de belles photos qu'il avait prises au cours de sa longue et fructueuse carrière. À l'époque de sa mort, survenue le 7 septembre 1963, dix jours avant son quatre-vingt-neuvième anniversaire de naissance, Ulric était en train d'exécuter un relief d'inspiration divine, montrant la Sainte Famille se reposant au pied du sphinx lors de sa fuite en Égypte. Cette œuvre, l'artiste l'a laissé inachevée, mais elle occupe tout de même une place parmi les autres sculptures sur bois qu'Antoinette conserve précieusement chez elle.

La collection photographique de Bourgeois a été copiée et déposée chez deux institutions : le Department of Media Services de l'Université du New Hampshire, de concert avec la Manchester Historic Association. Ces photos ont paru dans plusieurs livres, revues, brochures, films et expositions aux États-Unis, au Canada-français et en France.

Robert Perreault *de Manchester (N.H.), est écrivain et journaliste-pigiste. Il est un collaborateur régulier de la revue* **LIAISON**, *témoignant des réalités franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre.*